

Une histore d'amour [Fortsetzung]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **4 (1928-1929)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-709031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

salle avec les explications nécessaires. Si parfois il pleuvait, ce rare phénomène aurait lieu en tenue de campagne, ce qui n'arrive pas tous les jours.

C'est à chaque étape de plus en plus rigolo, mais c'est en vérité comme cela que les choses se passent au service militaire. (L'Illustré.)

Office funèbre en souvenir des soldats fribourgeois morts au service de la Patrie.

(Retardé! — Red.)

L'Office de Requiem à la mémoire des soldats morts au service de la Patrie aura lieu le vendredi 16 novembre 1928, à 8 heures du matin, à la Cathédrale de St. Nicolas. Sa Grandeur Monseigneur Besson, Evêque du Diocèse officiera. La Société fédérale de Sous-Officiers chargée de l'organisation de cette manifestation, par le Département militaire cantonal, adresse l'appel suivant:

Officiers, sous-officiers, soldats, de tous grades et de tous âges, retenez la date du 16 novembre et soyez tous présents pour ce pieux pèlerinage au Monument de l'Hôtel de Ville. La cérémonie revêtira, cette année, un caractère tout spécial d'émouvante grandeur. Elle coïncide, en effet, avec le dixième anniversaire des jours douloureux de 1918 et la belle amitié que vous aviez contractée avec ceux qui sont morts pour la Patrie est sacrée.

Oui, chers Camarades, 10 ans ont passé, depuis les jours néfastes de 1918; oui, 10 années, plus fiévreuses et plus âpres encore que les années d'avant-guerre se sont écoulées. Le temps, cet éternel démolisseur de toutes choses accomplit chaque jour son œuvre de destruction et d'oubli. Et pourtant, nous qui avons connu et aimé ceux qui sont tombés, nous n'oublierons pas, nous n'oublierons jamais!

Loin de s'estomper dans la brume de l'oubli, à mesure que les événements se déroulent, nous comprenons davantage la grandeur du sacrifice de nos camarades dont les existences ont été la rançon de notre propre vie; nous sentons davantage, lorsque l'heure invite au recueillement, l'amertume de la destinée, qui tua, à l'aube de leur jeunesse, tant de braves garçons dont l'avenir, pour beaucoup, s'ouvrait plein de promesses et d'espoir.

Méditons longuement celà à l'occasion de ce dixième anniversaire et souvenons-nous de ceux que le poète a réunis dans une même adresse et a appelés dans la même évocation: «Les Morts, les doux petits Morts, les beaux Enfants disparus.»

Honorons donc leur mémoire en venant nombreux le 16 novembre 1928 à cette pieuse cérémonie du Souvenir.

Et, celles qui n'oublient pas: les mamans, les épouses, celles qui, chaque année, en dépit de la longueur du chemin et de la froide saison, quittent longtemps avant l'aube le village pour faire le pieux pèlerinage de Fribourg, les nobles femmes qui pleurent nos camarades seront réconfortées par votre présence. Elles seront touchées du souvenir que nous gardons de leur chers disparus et nous lisons dans leurs yeux attristés la plus douce reconnaissance. Elles rentreront au foyer plus fortes et fières de l'hommage que la Patrie rend chaque année à leurs grands Morts.

Une histoire d'amour.*)

(Suite.)

Les surprises d'une ronde de nuit.

J'ai appris, d'une façon assez drôle et qui vaut d'être contée, que Gay était amoureux.

C'est moi qui prenais la garde ce soir-là, et mon ordre comportait une «ronde supplémentaire à partir de minuit, avec inspection sur l'état de propreté des souliers de travail!» J'avoue que, malgré tout mon amour pour l'armée, cette perspective ne me souriait guère. Pouvez-vous vous imaginer ce que cela voulait dire: inspecter les souliers de travail d'un groupe d'artillerie, soit trois batteries, soit quatre cents hommes environs, soit huit cents souliers? . . . Franchement, mon major! . . . mais, voyons, deux nuits n'y suffiraient pas! Et la consigne est rigoureuse: semelle lavée, cuir graissé, clous brillants. Apprenez donc, mon major, que le lieutenant le plus zélé n'inspectera qu'une paire sur quatre! et encore! . . . Suffit! ces révélations deviendraient dangereuses.

Toc . . . toc . . . , , , toc! frappe-t-on à la porte.

— Qu'est-ce que c'est? fis-je, éveillé en sursaut.

— Mon lieutenant, c'est l'heure de la ronde, me crie l'homme de faction.

— L'heure de la ronde? Ah! oui, c'est vrai — et j'ajoutai mentalement: — et de l'inspection! . . . Aussitôt, un bataillon de huit cents pieds armés de gros souliers à clous se mit à défiler dans mon imagination, en rangs serrés, par quatre, bien alignés. Et encore des pieds, et encore et toujours des pieds . . . Une . . . deux . . . une . . . deux . . . une . . . deux . . . et les souliers aux larges semelles cloutées passaient . . . passaient . . . passaient . . . marquant la cadence.

Un de mes hommes alluma un falot et, lui devant, moi derrière, nous emboîtâmes le pas.

A travers les longs corridors sonores et par les escaliers vides, nous allions sans mot dire, encore un peu endormis, je pense. Les portes des dortoirs grinçaient. On entendait les respirations régulières des soldats et de graves ronflements troublaient le silence de la nuit. Malgré les croisées largement ouvertes, l'air vicié vous prenait à la gorge. Et là-haut, dans le cadre des fenêtres, on voyait scintiller les étoiles, très pures et très lointaines.

Tous les quatre lits, nous nous glissions dans la ruelle. Sous le rayon lumineux du falot, le dormeur faisait une grimace, grommelait quelque chose en rêve, et se tournait de l'autre côté. J'empoignais les souliers, à droite du paquetage, et d'un coup d'œil aussi rapide que sûr, je les inspectais. (Décidément, ça allait plus vite que je ne le supposais!) Je les inspectais, oui, mais pas mèche d'en pincer un, malgré les remarques de mon canonnier:

— Dites donc, mon lieutenant, regardez-moi ces clous!

— Mais non, c'est de la rouille.

Ou bien:

— Dites, lieutenant, croyez-vous çui-là!

— Ça? mais non, mais non, c'est le cuir qui est rayé, faisais-je vexé.

— Et ça? oh! . . . cette crotte! . . .

Je flairais la semelle:

— Je vous dis que non, à la fin, ces souliers sont parfaitement propres.

*) Extrait de «Sous le drapeau» de Charles Gos (frs. 3.50, Librairie Payot & Cie., Lausanne).

On comprendra facilement les observations de mon canonnier, quand on saura que nous nous trouvions dans les dortoirs des batteries suisses-allemandes, et tant que l'animosité «welsche — schwizertütsche» ne sera pas éteinte, elle ira certainement se nicher jusqu'entre les clous des souliers de travail.

Huit cents souliers propres! . . . c'était fantastique, inouï! Jamais le major ne me croirait et, du reste, jamais non plus je n'oserais lui remettre mon rapport vierge. Il fallait à tout prix sévir, quitte à faire punir un innocent ou deux. A la première parcelle de boue, fût-elle imperceptible, pan, je note; mon honneur en dépendait.

C'est dans cet état d'esprit que je pénétrai dans la chambre B 2, où dormaient du sommeil du juste vingt hommes de ma section. Je commence. Premier lit, rien. Cinquième lit, rien, quand, arrivé au bout de la file, je me trouve nez à nez avec Gay- ronflant la bouche ouverte. Son expression aussi sereine que candide mit le feu aux poudres.

— Ah! mon gaillard, me dis-je, toi, tu y as!

Le canonnier au falot devina mon intention:

— Gay? Jamais de la vie, mon lieutenant, il est toujours fin battant propre.

— Est-ce que je vous demande quelque chose? fissez brusquement; éclairez-moi donc!

J'entre dans la ruelle, je me hausse et saisis la paire de chaussures. O délices! enfin un . . . inutile d'inspecter l'état de propreté, le délit est suffisant: dans le soulier de droite, un objet dur grelotte et ma main froisse du papier dans celui de gauche. Du premier, je retire un harmonica à bouche, et du second quelques lettres.

«Des lettres dans un soulier! diable, voilà qui est peu banal!» pensai-je.

Au hasard, je fais glisser une enveloppe, et je lus ces mots: «Mon chair fiancé!» Je souris et confisquai le tout . . .

Dors, ronfle, mon garçon! fais de beaux rêves, des rêves roses, des rêves blancs, des rêves bleu tendre, si tu veux! Ah! . . . tu es amoureux? c'est parfait! Et tu caches dans tes souliers de travail les lettres de ta bonne amie? . . . encore mieux!

Et je notai dans mon carnet: «B 2, 1re batterie, 1re section, cond. Gay-Combaz, Modeste, n° 57. Désordre: lettres (d'amour) dans un soulier, harmonica à bouche dans l'autre.»

L'aveu.

Le lendemain matin, aussitôt après la diane, je déposai mon rapport de ronde au bureau du commandant d'école. J'étais content: vingt paires de souliers sales et cinq douteuses! Je n'avais pas jugé utile de mentionner la faute de Gay, mon inspection étant suffisamment couronnée de succès comme cela.

Les lettres! je les avais lues au corps de garde, avant de me recoucher. Je ne devais pas le faire, j'en conviens! mais il faut convenir aussi — pour m'excuser de cette indiscretion — que le plus souvent nous succombons à ces petites tentations, disons plutôt: petites curiosités — et que nous ne nous trouvons pas plus mal pour cela après. Au contraire!

Ces lettres étaient d'un bon gros amour, bien honnête et bien innocent, signées invariablement: «Celle qui ne pense qu'à toi, ta Monica pour la vie.» Je n'y trouvai qu'un sentiment exprimé gauchement, candidement si vous voulez, et une orthographe pendable qui en rendait la lecture des plus difficiles. En tout cas, pas trace de trivialité ni d'allusion équivoque. Et cela me plut.

Du coup, je m'intéressai à ce Gay-Combaz, Modeste (comme ce prénom convenait bien à sa personnalité!) qui jouait un si grand rôle dans la vie de cette Monica et faisait flamber son petit cœur. Ce coquin de Gay! qui s'en serait jamais douté? N'est-il pas vrai qu'un homme passionné ou qui a su inspirer une passion, nous apparaîtra toujours revêtu d'un certain prestige? Et c'est ainsi que Gay m'apparut, revêtu de sa beauté amoureuse. Hum! . . . hum! . . . que voilà donc des mots pompeux! . . . Si notre amoureux savait à quelle altitude il plane en ce moment dans la pensée de son lieutenant!

Au passage, mon premier regard fut pour le héros, et je ne pus m'empêcher de rire sous cape. Le conducteur Gay est là-bas, en manches de chemise, la casquette en arrière, courbé en deux, en train d'étriller le ventre de son mulet, une main au garrot. La bête chatouillée se démène, et l'homme esquive une ruade. J'entends un vigoureux:

— Char. . . de bête! très joliment prononcé avec l'accent chantant qu'on a dans le val d'Hérens.

Gay n'est pas à son affaire. C'est clair. Il râcle son pauvre mulet avec une telle frénésie que celui-ci, inaccoutumé à ces excès d'hygiène, ne reste pas en place, sautille, couche les oreilles, les agite désespérément et cherche à mordre.

«Les lettres disparues, pensai-je, la plaisanterie a assez duré.»

— Conducteur Gay! criai-je.

Il n'entend pas et continue farouchement sa besogne.

— Conducteur Gay! criai-je plus haut.

— Préjente!

Il s'arrête et lève la tête. Je lui fais signe. Il rajuste sa casquette, et les manches troussées dépoitraillées, il accourt, l'étrille dans une main, la brosse à risette dans l'autre.

— Mon ieutenant, le conducteur Gay¹⁾-Combaz ch'annonche à vos jordre.

Et pour ne pas entrer trop brusquement en matière:

— Est-ce qu'il est vicieux votre mulet, ou quoi? il fait une vie ce matin!

— Non, mon ieutenant, cha le gratte avec

— Et vous, qu'avez-vous, Gay? vous avez l'air peu bien!

Gay, les talons joints, formant le sommet d'un angle irréprochable avec le bout des pieds, le petit doigt sur la couture du pantalon, le regard gêné, passant par-dessus mon épaule, ne répond pas.

— Qu'est-il arrivé, sapristi? on n'est pas comme ça pour rien, pourtant.

— N'est rien arrivé, ieutenant.

— Vous vous sentez indisposé? mais dans ce cas annoncez-vous pour l'infirmerie.

— Non, mon ieutenant, y est pas cha.

— Alors quoi?

Gay hésita, ravalait sa salive et gonflant ses joues, murmura:

— On m'a vidé mes chouliers.

Je jouai l'étonné:

— Vidé vos souliers, comment ça, vidé vos souliers?

— Que oui, mon ieutenant, j'avais cacé juste avant l'astinction des feux, dans mes chouliers, des lettres et une mujique; ce matin, y z'ataient vides.

— Bah! Qu'est-ce que vous me racontez là?

— Y z'ataient vides, nattoyés.

¹⁾ Prononcez: Gué, quand c'est le soldat qui parle.

— Voyons, c'est un camarade qui vous aura joué une farce, vous la retrouverez assez votre musique.

— La musique, elle était un chouvenir de carnaval, mais ch'est rapport aux lettres que j'ai sagrin.

Durant qu'il parlait, j'avais sorti mon carnet d'où je tirai les lettres.

— Vous connaissez ça, Gay?

— Les lettres, fit-il, les yeux écarquillés en tendant la main qui tenait l'étrille.

— Ecoutez bien, Gay, dis-je en lui remettant son harmonica à bouche, c'est moi qui vous ai confisqué ça cette nuit. Vous devriez être puni (ici, je pris une voix de circonstance!) quel sacré désordre! Depuis quand est-ce qu'on se sert de ses souliers comme armoire? c'est nouveau par exemple. Si toutes les batteries le faisaient aussi, et qu'il y ait une générale de nuit . . . Ce serait du propre, hein! . . . Que je vous y rattrape . . . Voulez-vous travailler, flémards! criai-je aux conducteurs, qui, intrigués, causaient en nous regardant. Ils se remirent à brosser et à étriller, prêts à saisir au vol des lambeaux de phrases.

— Mon ieutenant, le conducteur Gay ch'annonce partant; — en même temps il salue de la main qui tient l'étrille, ébauche un lourd demi-tour, heureux de s'esquiver.

— Hé! . . . hé . . . une minute . . . encore deux mots . . . (je décrochai mon sabre et m'appuyai dessus). Alors, ces lettres pour lesquelles vous étiez si désolé, c'est votre mère qui les a écrites?

— Non, mon ieutenant.

— Votre père?

— Non, mon ieutenant.

— Votre frère? votre sœur?

— Non, mon ieutenant.

— Enfin quoi, votre oncle? votre tante?

— Non, mon ieutenant.

— Vous vous moquez, Gay! Un cousin, une cousine, un ami?

— Non, mon ieutenant.

— Qui alors? sac à papier! vous ne vous gênez pourtant pas avec moi?

— Oué, ieutenant.

— Comment! de moi, votre lieutenant? Qui est-ce, Gay?

— ? ? ?

— Qui? Voyons! Je ne veux pas vous manger.

Il y eut un nouveau blanc, puis Gay articula péniblement:

— Ma fiancée!

— Votre fi . . . fiancée, vous voulez dire, fis-je, pris d'une folle envie de rire. Bravo! Gay, je vous félicite sincèrement, vous avez raison, allez, mille fois raison. Un honnête amour, et on est heureux toute la vie.

Le brave garçon me considérait ahuri, s'attendant à quelque stupide moquerie dans le genre de celles de la chambrée, et, radieux, au fond, de voir la tournure que prenaient les choses.

— Et comment s'appelle-t-elle votre fiancée?

— Monica, mon ieutenant.

— Monica, quel joli prénom. En tout cas, Gay, je vous conseille de ne plus cacher les lettres de Mademoiselle Monica dans vos souliers, car je vous assure que si un autre officiers vous les confisque, il ne vous les rendra pas, et vous serez puni. Compris?

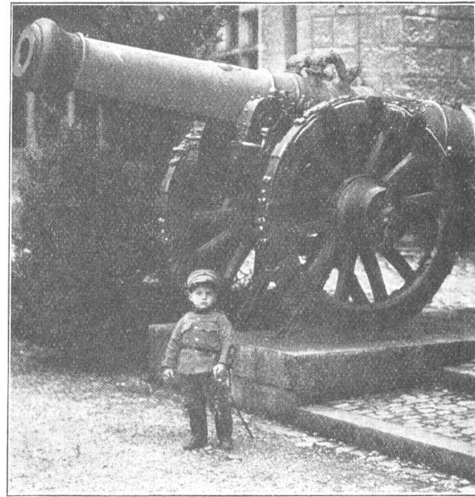
— Oué, ieutenant.

— Et maintenant, à votre mulet!

— Mon ieutenant, le conducteur Gay . . .

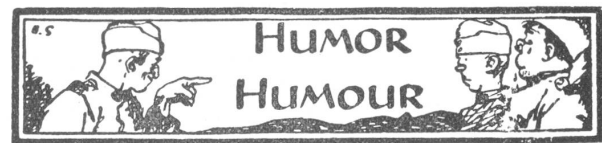
— Allez, allez, filez . . .

(A suivre.)



?

(Gallas, Zürich)



Genau nach Befehl.

«Soldat! worom chännnd-r baarfuess zomm Appell?» — «Herr Hoppme! me häd befohle, ohni Lederzüüg yzrocke, ond d'Schueh sönd bimm Tonder au vo Leder!»

Missverständnis.

Leutenant (im Schießstand zum Rekruten): «Wischen Sie mal erst Ihren Kolben ab, ehe Sie anlegen!» (Der Schütze putzt sich die Nase.)

Aus dem St. Galler «Postheiri.»



Der Komiker. — Le Comique. (Hohl, Arch.)